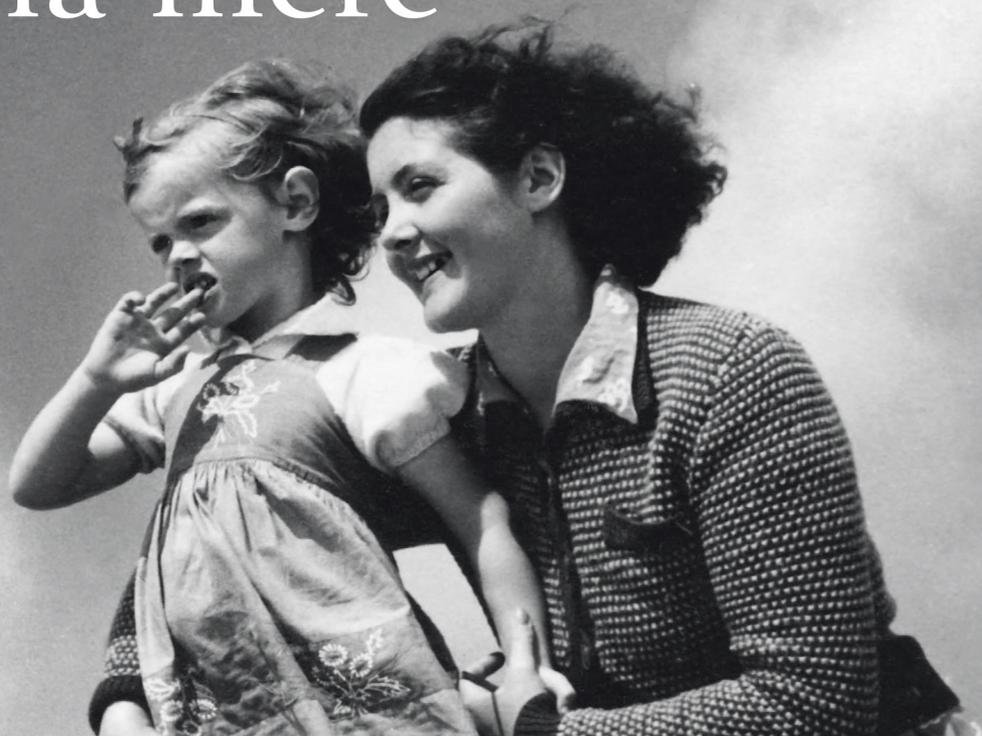


Anny Duperey

Le Rêve  
de ma mère



**ANNY  
DUPEREY**

SEUIL



Le Rêve de ma mère



Anny Duperey

# Le Rêve de ma mère

Récit

Éditions du Seuil  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

ISBN 978-2-02-137153-6

© Éditions du Seuil, novembre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# Funambule

J'ai l'impression d'avoir fort peu mené ma vie. Je veux dire par là que je n'ai pas véritablement choisi les chemins que j'ai empruntés.

Je connais des gens, qui, à l'inverse, ont vraiment voulu ce qu'ils sont devenus. Métier, carrière, choix d'une vie différente de celle qui leur était destinée ou paraissait tracée d'avance, ils ont poursuivi un but – certains même dès leur prime enfance – avec obstination, pour atteindre cette vision personnelle qu'ils avaient de leur avenir. Ce n'est pas mon cas.

Je ne veux pas dire que j'ai été totalement le jouet du hasard, faible chose ballottée de-ci de-là par les événements. Non. Il y eut des choix, bien sûr, car un solide instinct me guidait, me poussait à prendre telle décision, accepter un projet ou écarter tel autre – et encore le mot « écarter » est-il trop volontariste pour le fonctionnement personnel que je tente d'éclaircir. Il serait plus juste d'écrire que je « m'en écartais », que j'évitais, je contournais, tout à fait comme une bête qui renifle une nourriture qui ne lui conviendra pas et s'en va sans y toucher.

Ce même sûr instinct, aussi, me poussa vers des êtres, des entreprises artistiques qui m'ont formée, nourrie, enthousiasmée. Vers ceux-là, je suis allée sans hésitation ni réticence aucune, d'un seul mouvement. Et je ne l'ai jamais regretté.

Mais peut-on parler de choix? Aucune spéculation morale, intellectuelle, aucune ambition non plus ne me poussaient dans tel sens ou tel autre. Je faisais ce que je «sentais» – nous en revenons à l'animal!

J'atteins l'âge où l'on commence – un peu – à regarder en arrière pour tenter de comprendre le chemin qui vous a amené jusqu'ici. Et je m'étonne...

Je m'étonne, oui, de n'avoir eu, ni toute jeune ni plus tard, aucune projection de moi-même dans l'avenir, aucun devenir idéal à atteindre. Et pourtant, dans ce manque de réelle volonté, d'ambition, cette absence de rêve, même, je reconnais une cohérence qui a abouti à ce que je suis. Je ne renie rien de ce que j'ai fait, vécu, entrepris... ou fui. Même si je n'ai rien vraiment voulu ni choisi au départ, c'est moi. C'est mon chemin, à ma manière – même si je reconnais que cette manière de mener assez sûrement sa vie sans la mener est assez étrange!

Elle a ses avantages, en tout cas. Voilà belle lurette que j'ai compris que n'avoir aucun grand rêve à atteindre épargnait bien des déceptions.

En outre, à défaut d'avoir de l'ambition, j'avais de la moralité. Quitte à faire quelque chose, il fallait le faire, sincèrement, et avec de la joie. Tout rapport de force ou d'agressivité me mettait plongeait dans un profond malaise. Si difficulté il y avait à résoudre, il fallait m'en sortir au mieux et le plus pacifiquement possible. Car j'étais «bonne fille». Je ne voulais pas qu'on me fasse du mal, et je ne voulais en faire à personne. En général, je ne voulais que du bien aux gens.

Car il est un autre formidable avantage du manque d'ambition, c'est l'absence totale de jalousie envers autrui! Évidemment, ne convoitant aucune position sociale, matérielle – ou vedettariat quelconque – que j'aurais rêvé d'atteindre, je n'enviais personne. Je dois dire que c'est moralement plutôt confortable...

Le drame qui a marqué mon enfance, et auquel je survécus, n'est sans doute pas pour rien dans cette manière d'être. J'ai raconté cet événement dans *Le Voile noir*, et il ne s'agit pas, dans ce livre-ci, de ressasser et répéter ce que j'ai déjà livré. Mais je me dois de rappeler cet événement et mes réactions – ou non-réactions apparentes – car je les crois toujours, bien des années plus tard, fondatrices.

Mes parents étaient morts tous les deux, un dimanche matin, et j'aurais dû, logiquement, mourir asphyxiée avec eux, par le monoxyde de carbone dégagé par le chauffe-eau dans cette petite salle de bains sans aération, puisqu'ils m'y appelaient pour faire aussi ma toilette. Mais je restai au lit – paresseusement, ai-je pensé longtemps – et je survécus, les trouvant inanimés lorsque je me réveillai. J'allais sur mes neuf ans.

Ensuite, une sourde culpabilité me fit douter du droit d'être sur terre sans eux, d'une manière sensible jusqu'à mes treize ans, environ – et sans doute aussi plus tard, de façon plus floue. Mais à cet âge, après qu'une sorte de suicide manqué m'eut prouvé qu'on ne voulait pas de moi «là-haut», restait à me résoudre à m'occuper du mieux que je pouvais «ici-bas». Pourtant, l'assurance, voire l'arrogance de ceux qui sont assurés de leur légitimité de vivants et revendiquent fortement leur place sur terre me manquait. Vivante, certes, puisqu'il le fallait, et même douée d'une belle force de vie, mais à la manière flottante d'une jeune somnambule, mal réveillée de la catastrophe de ce matin-là, avec en filigrane sur toutes choses – même sur mes jeux – l'image de mes parents inanimés par terre.

J'ai pris conscience bien longtemps après – peu avant que ne débute l'écriture du *Voile noir*, me semble-t-il – de l'omniprésence de cette image. Phénomène difficile à décrire, que connaissent sans doute tous les traumatisés par le spectacle d'une mort brutale ou d'une situation

d'horreur qui a marqué leur vie à jamais. On s'y habitue, on ne s'en rend même plus compte, c'est léger, transparent. Passé les premiers temps du choc, on peut très bien vivre avec, rire, aller de l'avant, avoir l'impression d'être de plain-pied avec les autres, de partager leurs projets aussi simplement qu'eux. Puis, au détour d'un battement de cils, d'un silence, c'est là... Ce léger voile qui vous met à distance, subtil rempart inconscient qui vous empêche d'être innocemment participant. L'indécrottable petite solitude de celui – ou de celle – qui a « vu cela ».

Là aussi, ce phénomène qui pourrait sembler un handicap pour vivre peut se révéler un avantage et une source d'allègement en certaines occasions. Les soucis ou emmerdements divers qui peuvent empoisonner la vie – la mienne et celle des autres – sont automatiquement soumis à la mesure étalon du pire. Il m'est quelquefois arrivé de voir une de mes connaissances s'exclamer devant moi, avec une mine dramatiquement catastrophée :

– C'est terrible ! Tu ne sais pas ce qui est arrivé à Untel ?

Moi, immédiatement :

– Il est mort ?

Stupéfaction en face :

– Mais non, voyons, non... Pourquoi tu dis ça ?

Alors on me rapporte des histoires de dégâts des eaux, de patte cassée, de projets qui échouent, voire d'épouses ou de maris infidèles... De gros embêtements, certes, mais qui n'ont rien à voir avec l'irréparable. Cette « mesure étalon du pire » m'a souvent aidée, et compte pour beaucoup dans cette relative sérénité qu'on m'accorde face aux fameux emmerdements. Certains s'en sont même parfois offusqués : « On dirait que tu t'en fous... » Difficile d'expliquer que cette réaction n'a rien à voir avec l'indifférence.

J'allais, donc, j'avais, relativement légère, là où me portaient mon goût, les rencontres, mes dons, habile à éviter les conflits, les rapports de force, fuyant toute personne qui ne me semblait pas « bonne », avec de grands élans de confiance envers des entreprises ou des êtres qui me semblaient positifs. Curieux équilibre que ce mélange d'incertitude totale et de sûreté de soi qui me guidait...

À l'orée du travail sur mon livre *Le Voile noir*, vers mes quarante ans, me vint une image assez précise – et juste, je pense – de ce que j'étais durant mes jeunes années, jusqu'à la trentaine, environ : UNE FUNAMBULE AU-DESSUS D'UN LAC NOIR.

Aucune question, aucun doute ne doit troubler la marche du funambule. Il va, simplement, un pas devant l'autre sur la corde raide, avec la maîtrise de son équilibre pour toute certitude, sans hâte. Il a l'air de flotter, sûr de lui, de se jouer du vide et du danger.

Il fut salvateur, sans doute, que m'apparaisse un jour avec évidence que je ne pourrais indéfiniment continuer à faire la funambule, en ignorant les régions sombres que je dominais aussi royalement. Il y aurait un faux pas. Je glisserais un jour. Après une nouvelle épreuve, ou peut-être simplement par inadvertance. À un moment d'inattention de mon être profond, je perdrais mon équilibre miraculeux, je tomberais dans le lac noir...

Le « lac noir », c'est la dépression, dont furent victimes nombre de personnes ayant elles aussi mal cicatrisé une blessure d'enfance. Les ombres qu'on a cru apprivoiser, ou ignorer, voire dominer, vous rattrapent, vous aspirent, parfois à un âge avancé, quels que soient les accomplissements, les succès. Comment être certain d'échapper à ce danger, de déjouer les pièges d'un inconscient qui peut devenir dévastateur? On ne peut être assuré de se trouver à l'abri de ce risque, si fort qu'on le souhaite et si certain que l'on soit de sa santé mentale et

de son équilibre – il est nombre d'exemples célèbres : Romain Gary, William Styron, entre autres, pour ce qui est des écrivains, sans parler de Bruno Bettelheim...

À propos – et sans, évidemment, songer une seconde à me comparer aux géants que je viens de citer! –, avant d'évoquer ce que je n'ai aucunement maîtrisé dans mon parcours, j'ai envie de parler un peu de cette partie importante de ma vie, cette ligne suivie, avec certes des intermittences mais aussi une curieuse et fidèle obstination, ce cheminement qui ne tient nullement au hasard : l'écriture.

## S'écrire

Dès mes onze ou douze ans, environ, je sais que l'écriture fut pour moi une saine pratique. Le simple geste de tracer des mots sur le papier me procurait un apaisement.

Les professeurs qui m'ordonnaient parfois, en représailles de ma mauvaise conduite, de copier 150 fois «Je ne serai plus jamais distraite en classe» (ce genre de chose se faisait encore à l'époque!) ne savaient pas que ce n'était pas pour moi une punition! Je traçais les mots soigneusement, avec une certaine volupté à bien les dessiner, et le caractère répétitif de ce pensum, loin de me rebuter, avait sur moi un «effet yoga» bienfaisant, entraînait une forme de méditation.

Puis je m'adonnai à un «journal intime» d'adolescence, et je découvris que le geste d'écrire était consolateur (lorsqu'on écrit à la main, bien sûr). La position quasi foetale qu'il requiert, courbée sur la feuille, me gardait en contact avec une sorte de «fil rouge» intérieur. Écrire me permettait de renouer, en silence, avec ce que j'étais profondément. Je pratiquai longtemps cette salutaire «écriture pour soi», tout en continuant mon parcours de funambule, apparemment légère et détachée. Sans l'écriture, peut-être me serais-je perdue?

Peu importe ce que j'écrivais dans ces cahiers, à l'époque de ma prime jeunesse. L'important était le soulagement que le geste m'apportait, et



je ne songeais encore nullement à donner une forme aux idées ou sentiments que je notais comme ils venaient – des histoires de jeune fille, d'école, de premières amours, qui n'appellent aucun commentaire.

Sauf en ce qui concerne une page, une seule, qui me stupéfia lorsque je relus ces cahiers d'adolescence, bien des années après...

Quelle conscience profonde avais-je de mon parcours de vie à venir, du chemin intérieur à parcourir, quand j'écrivais à treize ans, dans l'unique page où je parlais de la mort de mes parents : « Il faudra un jour que j'écrive MON LIVRE » ?

En quelques lignes concises, je disais comment je m'accusais de les avoir entendus mourir sans me lever, de m'être rendormie au lieu de les secourir – le ressort de ma culpabilité, exposé en quelques mots, sur cette unique page consacrée à la tragédie. Et cette simple conclusion qu'il faudrait, pour me libérer un jour, que j'écrive MON LIVRE (en majuscules dans le cahier). D'en parler, de me confier à quelqu'un, il n'en était pas question. D'évidence, il s'agissait d'un livre.

Lorsque je découvris cette page, trente ans après l'avoir écrite et juste avant d'attaquer l'écriture du *Voile noir*, je fus ahurie, et, je l'avoue, quasi effrayée d'une telle programmation intérieure de ce qui devait advenir, et sous quelle forme précise. À treize ans...

Après cette page de fulgurance, il n'est plus jamais question de mes parents dans mes écrits.

Quand je quittai Rouen pour entrer au conservatoire d'art dramatique de Paris, à l'aube de mes dix-sept ans, je découvris une autre forme d'écriture, qui n'était plus solitaire, puisque destinée à être lue par quelqu'un – un seul lecteur, certes, ma chère tante, qui m'avait prise chez elle et élevée après la mort de mes parents, mais c'était déjà un pas vers le partage !

Je savais que ma tante aimait ma façon d'écrire. Régulièrement première en français, je prenais grand plaisir à écrire les rédactions que l'on nous donnait à faire comme devoir – pour moi l'un des seuls plaisirs scolaires, avec la gymnastique...

Un jour, lorsque j'étais encore au lycée, je dus être particulièrement brillante dans une description quelconque (honnêtement, je ne sais plus quel était le sujet de cette rédaction), car ma copie me fut rendue après correction avec un zéro, et ce commentaire : «Ce n'est pas bien de copier dans un livre» ! Ce fut animée d'une véritable fureur, que ma tante se précipita au lycée, avec moi et ma copie à sa suite, pour réclamer justice : JAMAIS je n'avais copié dans un livre, elle m'avait VUE l'écrire !

Sur le moment, je ne me souviens pas que l'incident m'ait frappée – un petit malheur scolaire de plus, c'est tout... –, mais si je me le rappelle encore aujourd'hui c'est sans doute qu'il m'a marquée, et, peut-être, *a posteriori*, y ai-je vu une forme de reconnaissance.

Une fois à Paris, et revenant assez rarement le week-end à Rouen, j'écrivis donc de longues lettres à ma tante. Je lui décrivais ce que je faisais (en omettant toutefois mes aventures amoureuses, plutôt débridées à l'époque), les gens que je rencontrais, j'essayais de la faire rire... Je savais qu'elle aimait et attendait mes lettres – cela m'encourageait à pondre ma petite dizaine de pages par semaine.

Puis, vers mes vingt-deux ou vingt-trois ans, ma tante eut le téléphone.

Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi elle s'était privée de cet instrument si longtemps. Presque tous les foyers avaient leur ligne téléphonique privée, dans les années 1970. Il n'y avait guère qu'elle pour devoir se précipiter à la poste lorsqu'elle avait un coup de fil urgent à donner ! Ma tante s'étant donc nantie de cet appareil, nous nous parlions au

téléphone, et je lui racontais en cinq minutes ce que je lui écrivais en dix pages...

J'avais perdu MON lecteur. Mon besoin d'écrire me restait sur les bras – qu'en faire? Je ne tenais plus de «journal intime». Écrire juste pour soi était devenu insatisfaisant, après le partage épistolaire. Je pensai alors à écrire une histoire.

Comme j'étais comédienne, il me sembla logique d'écrire un scénario – avec un rôle principal pour moi, évidemment. Mais après quelques mois de travail, je relus le résultat, absolument catastrophée : cette structure narrative sèche, descriptive, n'exprimait rien de ce que je souhaitais raconter, car m'intéressait uniquement «ce qui ne se voyait pas, et ce qui ne se disait pas» – embêtant, pour un film!

Je pensai : «Il faudrait des sous-titres tout le temps...» Et, à bout de frustration, je me mis à écrire, en suivant le plan que j'avais échafaudé, les fameux «sous-titres», c'est-à-dire l'histoire que j'avais vraiment envie de raconter.

À mi-parcours de la rédaction, je rencontrai fortuitement un auteur duquel j'avais lu deux livres et que je connaissais également comme critique dramatique, François-Régis Bastide. Placée à côté de lui, je lui confiai que j'écrivais quelque chose, mais que je ne savais pas ce que c'était. Et j'ajoutai :

– Je ne sais même pas si je vais finir.

Il me considéra un instant et dit :

– Vous avez combien de pages?

– À peu près cent...

– Alors vous allez finir, parce qu'à cent, on termine toujours.

Un éblouissement! Cette affirmation péremptoire me ravit, c'était exactement l'encouragement dont j'avais besoin.

Puis il ajouta :

– Puisqu’il se trouve que je suis aussi éditeur...

– Ah bon?

– ... apportez-moi ce que vous aurez écrit, et je vous dirai ce que c’est.

Je ne perdis pas, bien sûr, le numéro de téléphone qu’il me donna, et lui portai mon manuscrit terminé, quelques mois plus tard. Après lecture, il me donna rendez-vous aux Éditions du Seuil, et le verdict tomba :

– Je vais donc vous dire ce que c’est : un roman. Et je vous le prends!

C’est ainsi que mon premier livre, *L’Admiroir*, fut publié dans cette belle maison d’édition. Et ce roman eut le bonheur d’être couronné par un des prix de l’Académie française. Fin de la petite histoire de mon entrée officielle en littérature, qui pourrait presque s’apparenter à un conte de fées!

Mais l’autre histoire de ce premier roman, c’est son sujet étrange, et le rapport que j’eus, moi qui l’écrivais, avec les personnages que j’avais inventés... J’avoue ne pas avoir compris ce qui se passait en moi à l’époque. Je ne l’ai véritablement décrypté qu’après.

J’avais deux personnages principaux : une jeune femme libre, forte, inaccessible à la faiblesse, sans questionnement existentiel (le rôle que je pensais m’attribuer dans la triste forme scénaristique de départ) et une jeune sœur névrosée, malade d’angoisse (ayant peu de ressemblance avec ma véritable sœur), que j’avais nommée au départ : «le Double». Après, au développement du sujet, il fallut bien que je donne un nom autre à ce personnage noir, mais le projet initial était donc bien de décrire le parcours d’une femme et de son double – le «double» étant la part cachée et reniée d’elle-même.

Au milieu de la rédaction du roman, je me pris d’une violente aversion pour mon personnage principal. Cette grande, forte, belle jeune

femme que rien n'atteignait – et qui ressemblait énormément à ce que j'étais encore à ce moment de ma vie –, je me mis à la détester! Je ne me réconciliais avec elle qu'à la dernière page, lorsqu'elle se regardait dans le miroir après la mort du petit personnage noir, et qu'elle reconnaissait soudain, dans ses propres yeux, l'angoisse, la part sombre d'elle-même qu'elle avait tant rejetée...

Cela me semble à présent, et résumé ainsi, extraordinairement schématique, presque enfantin. Pourtant, accomplir une importante mutation de soi-même en écrivant est un grand mystère. On invente une histoire, une situation, des personnages, on ajoute des détails, tout cela étant une parfaite FICTION, et l'on ne se rend pas compte, concentré sur sa tâche pragmatique d'écriture, de mise en forme, quelle part secrète de soi est à l'œuvre et s'exprime à travers ce travail.

C'est pourquoi je pense à présent que les écrits très personnels, où l'auteur semble se livrer intimement, comporte beaucoup moins de risque de se découvrir – dans les deux sens du verbe : se découvrir aux yeux des autres, et se découvrir soi-même. C'est une entreprise très balisée, en quelque sorte. On maîtrise fort bien, dans une autobiographie, ce que l'on a envie de livrer, ou pas, et où la confiance s'arrête.

Il en va tout autrement avec la fiction, le roman. Qui sait ce qui vous échappe, malgré vous, caché au fond de vous, et que vous ignorez peut-être encore, sous couvert d'imagination?

De fait, le roman étant écrit, et publié, la funambule que j'étais commença à descendre sur terre...

Jusque-là, j'avais collectionné beaucoup d'aventures amoureuses sans lendemain, sauté légèrement de pièce de théâtre en film, vécu en meublé sans RIEN posséder, de peur de m'attacher, fût-ce à un meuble ou à un vase. Je changeai. J'acceptai de m'alourdir d'amitiés plus pérennes, d'un chat à soigner, petite vie dont j'étais responsable, d'un

lieu à moi, où commencer une vie de femme – en somme, j'envisageai enfin la possibilité de m'attacher, de construire, avec le risque inhérent qu'il comporte : la peur de perdre...

C'est alors que me vint l'idée d'un second livre. De nouveau un roman, une pure fiction, certes, mais dont le sujet se révélera encore moins innocent que le premier!

*Le Nez de Mazarin* était l'histoire d'une femme qui, rongée par la culpabilité, sombrait dans une profonde dépression, dépression qui aboutissait, en l'espace d'un an environ, au meurtre de son mari et à son autocondamnation au silence à perpétuité, pour n'avoir jamais osé DIRE ce qui la taraudait.

Amusant, n'est-ce pas?

Cette fois, aucune ressemblance avec moi, même physique. Et comme il est plus plaisant de créer un personnage en se figurant à quoi il ressemble, j'avais choisi, pour soutenir mon imagination, un type de femme très éloigné du mien (en l'occurrence, j'avais pris pour modèle ma blonde et charmante amie Marie Dubois).

J'écrivis ce roman pendant à peu près... huit années!

J'avais, durant tout ce temps, une riche vie artistique et sentimentale. Je rencontrai mon compagnon, Bernard, nous créâmes une comédie musicale qui requit deux ans de travail acharné, nous nous échappions, les jours de relâche (un seul lundi par semaine), pour restaurer une petite ferme à trois cent cinquante kilomètres de Paris, nous tournions parallèlement des films, partîmes en tournée, et trouvâmes même le temps de faire un premier enfant...

Pendant toutes ces années, avec souvent des intervalles de plusieurs mois, je continuai la rédaction de ce roman, sans dévier de mon sujet. Obstinément, en sachant précisément, avant même de rouvrir le cahier, à quelle phrase, à quel mot je m'étais arrêtée parfois plus



Conception graphique et réalisation : Cursives, Paris

Photogravure : Red and Colors, Turin

Impression : Pollina, Luçon

Dépôt légal : novembre 2017. N° 137150 (000000)

*Imprimé en France*